

LA RÉPROUVÉE

Tous les habitants de Olédér s'étaient rendus au petit port voisin, car ils avaient hâte de souhaiter la bienvenue à l'équipage du "Goëand," revenant après une très heureuse campagne de pêche.

Les cris d'appel s'éteignaient dans le lointain ; une porte s'ouvrit, un jeune homme se pencha au dehors et écouta. Satisfait, sans doute, du silence profond qui régnait dans l'unique rue du village, il se hâta de gagner une place plantée de beaux arbres, située devant sa maison. Arrivé là, le jeune homme regarda encore autour de lui, se dissimula derrière le tronc des arbres et dans l'ombre qu'ils projetaient ; enfin, marchant avec précaution, il se trouva devant une ruelle assez longue à l'extrémité de laquelle brillait un point lumineux encadré de verdure. Ce point lumineux était une échappée sur la campagne ensoleillée, et la verdure dépendait d'un jardin clos de trois côtés par une haie vive, alors en pleine floraison. Quelques jolis parterres, des corbeilles, une allée de tilleuls, des carrés de légumes couvraient la superficie du jardin, dont le quatrième côté était fermé par une vieille maison basse et comme accablée sous le poids d'une énorme treille.

Deux marches conduisaient dans l'intérieur de cette maison. Sur la plus élevée était assise une jeune fille occupée à filer. Dire qu'elle était belle, rendrait trop imparfaitement la grâce noble, l'harmonie suave de ses traits. La voir, l'admirer, l'aimer, ces trois degrés de la passion se trouvaient en un instant franchis, et la radieuse apparition devait, dès lors, régner triomphante dans le souvenir.

Le jeune homme avait débouché de la ruelle, il longeait maintenant la haie. Son pas discret fut entendu de la belle fileuse. Vivement, elle releva la tête, plus vivement encore elle jeta sa quenouille et courut vers la haie.

—Alain, c'est vous !

—Oui, Rossellys ; mais ne craignez rien, ajouta-t-il avec amertume. Le village entier est absent, nul ne saura que vous m'avez vu !

—Alain, pourquoi ce ton dur ? Vous savez bien que je suis sans crainte pour moi ; mais, aussi, vous n'ignorez point mon désir d'éviter une peine à votre père.

—Parlez encore, Rossellys, je suis trop heureux d'écouter votre voix, même quand elle porte le désespoir dans mon âme.

Une larme vint aux yeux de la jeune fille.

—Ah ! murmura-t-elle, croyez-vous donc être le seul à souffrir !

Ces paroles n'étaient pas achevées que le jeune homme, s'aidant du tronc d'un tilleul poussé un peu en dehors des limites du jardin, avait franchi la haie et venait retomber près de Rossellys.

—Je vous avais, cependant, bien défendu cette imprudence, dit-elle effrayée.

—M'auriez-vous ouvert la maison ?

Rossellys ne répondit point. Emue, palpitante sous le regard d'Alain, une rougeur intense couvrait son visage et rendait plus éclatante encore sa beauté.

—Non, cela ne peut durer plus longtemps, reprit bientôt le jeune homme. Il faut que mon sort soit fixé. Ou le bonheur avec vous, Rossellys, ou la mort pour oublier !

—Alain ! Alain ! vous m'accablez. Hélas ! votre père, vous le condamneriez à une telle douleur ?

—C'est vous qui me conseillez l'obéissance ?

—Votre père est âgé. Vous seul lui restez de sa nombreuse famille, ne brisez pas sa dernière espérance.

—Vous mentiez donc, à l'instant, quand vous avez dit : "Étes-vous le seul à souffrir !" Et, dans son emportement, Alain, saisissant les mains de la jeune fille, les tordait entre les siennes.

—Votre violence me fait peur, dit doucement Rossellys, mais elle n'ébranlera pas ma résolution. Puis-je effacer de mon nom la tache qu'un odieux préjugé y a empreinte ? Puis-je faire que mon père à moi, mon père si noble, si bon, ne soit pas traité comme un réprouvé ? Ne revenons plus sur ces sujets douloureux. D'ailleurs j'aurai du courage, vous m'oublierez... je l'espère... quand je serai parti.

Alain poussa un cri.

—Vous ne partirez pas, dit-il. Cela est impossible. Où iriez vous ? Vous n'avez d'autre famille que votre père et...

Le jeune homme s'arrêta brusquement.

—Et partout, ajouta Rossellys d'une voix ferme, partout, comme à Olédér, la fille d'un réprouvé sera en butte aux mêmes douleurs, à la même hostilité. Vous voyez, Alain, malgré vous, la vérité s'est échappée de vos lèvres. Admettons pour un instant que tous les obstacles sont vaincus et que je devienne votre femme ? Vous m'aimez, je n'en doute pas. Pendant quelques mois, vous prendriez hautement ma défense, vous forcerez les méchants à se taire ; mais, Alain, la goutte d'eau tombant sans relâche sur le granit de nos rochers arrive à creuser la place qu'elle recouvrait. Involontairement, vous finiriez par trouver trop pénible notre vie, vous regretteriez...

—Rossellys, interrompit-il, pour raisonner si gravement, il faut avoir le cœur bien froid.

—Il faut surtout vous aimer, Alain.

—Si vous m'aimez, vous me le prouverez. Je suis riche de la fortune de ma mère, vous le savez. Je demanderai à mon père le compte de cette fortune. Je vendrai les champs, les métairies, tout... L'argent, une fois reçu, nous partirons, votre père, vous et moi ; nous irons loin de ce village où nous avons tant souffert, à Quimper, si vous voulez ; mais non, ce serait trop près encore de Olédér. Nous irons à Brest. Dans une grande ville, nul ne demandera d'où nous venons.

—Oubliez ce rêve impossible. Vous seriez trop coupable si vous abandonniez votre père.

—Mon père n'est-il donc pas coupable, lui aussi, de me rendre malheureux ?

—Malheureux ou non, vous lui devez votre tendresse, votre appui. Il est âgé. En le quittant, vous causeriez sa mort, car il ne se consolera jamais de votre désobéissance.

—Je suis persuadé du contraire. Ne cherchez donc pas à me détourner de mon projet. Ma volonté est inébranlable. Je parlerai à votre père, il m'écouterà, il me comprendra et vous ordonnera d'obéir. Refuserez-vous ?

—Jamais je ne vous ai vu si emporté, vous me faites presque peur. Eh bien, oui ! vous parlerez à mon père, mais il est absent pour jusqu'à demain. Je vous supplie de me quitter... si l'on vous voyait...

—Vous êtes trop craintive, Rossellys.

La jeune fille releva sa tête charmante, essuya ses yeux et, d'une voix ferme :

—Je ne vous reconnais plus, dit-elle ; vos paroles sont amères ou ironiques. Est-ce ainsi que vous cherchez à me préparer à vous obéir ? Mais il n'importe, écoutez-moi. Quel tort pourrait me causer une méchanceté de plus venant des gens du vil-